

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 15

Artikel: Le choix d'un mari
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223873>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nous goûtons, comme on respire les parfums d'une oasis, c'est — la besogne faite et la conscience nette — un simple plat de chez nous, amoureuxment mijoté ; un vin authentique l'arrosait. Nous n'y attarderons pas notre pensée, ni notre cœur. Le lendemain, chacun reprendra sa tâche où il la laissa. Puisqu'il faut manger, un repas d'amis, tout simple, mais soigné, aura su introduire quelque spiritualité dans cette nécessité de manger qui est, si vous voulez bien la considérer d'un peu près, une assez vulgaire nécessité. Manger n'importe quoi et n'importe comment, ce n'est pas l'acte d'un civilisé et d'un délicat. Manger gloutonnement, manger seul, pour satisfaire un lourd égoïsme, c'est l'acte d'un barbare. Que nos amitiés se renforcent et se resserrent dans le partage d'un fin repas, d'une bonne bouteille, c'est la vie embellie et enrichie : chacun de ces spirituels repas d'amis, c'est une rose qui dissimule la dernière épine de l'existence — et pensez-vous qu'elles n'abondent pas sur notre route, ces épines maudites ? Vous reconnaîtrez le gourmet délicat, à ce qu'il met de l'esprit et du cœur aux choses de la table. Vous voulez savoir ce que c'est que *manger bien* ? Exactement cela.

Écartons-nous des gourmards épais et de ces goinfres qui ne pensent qu'à entonner vivres et liquides. Que nos plats soient simples, peu nombreux, et nommés de leur nom, qui sera bref. Rien de plus anti-gastronomique qu'un certain snobisme qui fait la fortune des « hostelleries » de France. Dans un menu parisien, je découpe ceci :

EN CE DEBUT DE MARS, PRECURSEUR DU
PRINTEMPS,

J'AURAI L'HONNEUR DE VOUS SERVIR :
MES CINQUANTE AMUSE-GUEULE DIJONNAIS
ou bien

MES FRETILLANTES LIMACES
dites ESCARGOTS DE BOURGOGNE
préparées à ma façon.

Ensuite, le Gourmet que Vous êtes saura apprécier,
soit :

LES DELICIEUX FILETS DE SOLE DEVINIERE
ou encore

LES EMOUSTILLANTES COQUILLES
DE LANGOUSTE A L'AMERICAINE
et si le cœur Vous en dit

LES ADORABLES PETITES TRUITES SAUTEES
A LA FRANCO-COMTOISE

Pour suivre, j'offrirai à Votre appréciation
gastronomique

LES JOYEUX COQUELETS DU BEAU PAYS
DE BRESSE

Finement cuisinés au pur jus de raisin Pineau
suivant le rite des Ducs de Bourgogne.

Si mieux il Vous convient

Ces charmants Volatiles, point bégueules du tout,
Vous seront servis, sur la demande de nombreux
clients, à la façon de la Cousine de Rully.

Aux Amis de Saint Hubert

LES DAIMS AGILES ET GRACIEUX

offriront leurs côtes aimablement marinées au vin
blanc de Bourgogne enrobées d'une adorable
Sauce Poivrée.

Si vous m'en croyez, fuyez l'auberge où vous
serait présenté ce menu, digne des nouveaux-
riches de l'an 21, des pimbêches et des snobinet-
tes de tousjours. Que viennent faire ici ces « fré-
tillants » escargots ? Ces « adorables » truites et
ces daims « agiles et gracieux » ? L'incroyable
hôtelier de cette hostellerie pense-t-il que ces ad-
jectifs éveillent notre appétit ? Pense-t-il que
cette emphase convienne à une cuisine soignée,
mijotée ? Tant de phrases, pour dire :

*Escargots de Bourgogne — Truites de ruisseau
Cogs au Vin — Côtes de Daim.*

Tous ces mots prétentieux, quelle cuisine ca-
chent-ils ?

Certes, le plat de chez nous a ses mérites :
saucisse aux choux ou truite du Jura, ou vache-
rin crémeux. On peut rêver, pourtant de mets
plus rares, de menus mieux ordonnés. Le temps
revient des promenades au long cours. Vous qui
partirez vers la Bourgogne ou vers Paris, vers
la Bresse et la Provence, sachez que les meil-
leurs menus sont les plus sobres — sur la carte.
Celui qui vous parle a savouré, dans la capitale

de la Bourgogne, entre amis de choix, d'admi-
rables déjeuners où l'on restait à table plusieurs
heures, dans une poétique atmosphère de mets
discrettement mangés, de vins respirés avant que
d'être bus et de conversations brillantes. Sur ce
menu de choix, l'esprit dominait. Eh bien, le
menu était simple, sans fioritures verbales, sans
adjectifs et sans superlatifs. Clair, simple, bien
ordonné. Intelligible à chacun. Il n'y était ques-
tion, ni de « frétilantes limaces » (le mot af-
freux !) ni de coquelets peu chastes. La sauce
poivrée n'y était pas « adorable ». Mais le re-
pas, lui, reste inoubliable, et de cordiales, de
sûres amitiés en sont nées.

Dans la gastronomie raisonnable, il entre une
sagesse véritable. Elle vous porte à fuir, et les
censeurs incommodes, et les snobs de l'hostelle-
rie. Faites de même, mes chers amis — et bon
voyage !

Pierre Deslandes.

La Patrie Suisse du 11 avril nous présente deux
intéressants reportages : l'un sur l'organisation du
service du feu dans les villes suisses, l'autre sur le
nouveau carillon installé à Genève, à Saint-Pierre.
Une belle étude est consacrée au peintre Benjamin
Vautier. Des variétés, une comédie inédite, les ac-
tualités habituelles, donnent à ce numéro une va-
riété remarquable. Deux romans, le supplément de
la mode, la page du dimanche, complètent la revue
romande, désignée pour devenir de plus en plus
celle de la famille suisse.

D'un ridicule à l'autre. — Ceci se passait l'autre
jour dans une petite localité de la campagne gene-
voise.

Un représentant offrait à un fermier de lui ven-
dre une motocelette.

— Combien que ça coûte ? fait le paysan.

— Mille francs.

— Oh ! pour ce prix-là j'aime mieux acheter une
vache.

— Ce n'est pas la même chose. Vous auriez l'air
ridicule si vous faisiez vos courses dans le pays
sur le dos d'une vache.

— Possible !... Mais j'aurais l'air encore plus ridi-
cule si j'essayais de traire votre mécanique.

LE CHOIX D'UN MARI

N'EPOUSEZ jamais un brasseur, il vous
mettrait en *bière* ; fuyez le serrurier,
il vous jetterait dans les *fers* ; le bou-
langer, lui, vous aurait vite mise dans le *pétrin* ;
le musicien vous nourrirait de *son* ; le menuisier
vous scierait le dos du matin au soir ; le fabri-
cant d'allumettes vous prouverait que chez lui
tout le monde *souffre* ; le barbier est au nombre
des *raseurs* ; le teinturier vous en ferait voir de
toutes les *couleurs* ; l'épiciier vous mettrait dans
sa *mélasse*. Ne prenez pas au sérieux la deman-
de d'un fumiste ; avec des opticiens, vous auriez
des *jumelles* ; le cordonnier vous taperait sur le
cuir ; le cuisinier vous mettrait dans la *purée* ;
le boucherier risque d'avoir une mauvaise *alène* ;
le forgeron a trop l'habitude du *soufflet* ; le pho-
tographe aime trop la *pose* ou faire *poser* ; le
relieur *chagrinerait* votre peau ; le flûtiste ris-
querait, après la noce, de jouer des *flûtes* ; que
ce soit du myope ou du presbyte, vous seriez
mal vue ; l'électricien vous enverrait sa *pile* sur
la face, — mais, prenez un imprimeur en qui
vous trouverez toujours un homme de *caractère*,
à moins qu'il ne soit de mauvais caractère.

LES SOSIES

L est évidemment assez difficile, avec
des éléments aussi simples et aussi peu
nombreux qu'un front, deux yeux, un
nez, une bouche et un contour de figure, de
faire des centaines de millions d'exemplaires
différents. C'est cependant ce tour de force que
la nature a réussi, depuis que l'humanité existe.
On ne saurait donc s'étonner si çà et là, au ha-
sard des siècles et des générations, elles s'est trom-
pée et a produit deux individus absolument
semblables.

Ce phénomène qu'on constate assez souvent
chez deux jumeaux, et qui est alors explicable,
on le rencontre aussi en dehors de toute parenté.
Des physiologistes ont même été jusqu'à pré-
tendre que chacun, en ce bas monde, avait cer-

tainement un sosie quelque part. Et ils en don-
nent pour preuve que la plupart des grands
personnages de l'histoire ancienne ou contem-
poraine, plus en vue que le commun des mor-
tels et dont les traits sont diffusés par la presse,
ont les leurs.

C'est ainsi que sans remonter à la fameuse
légende du Masque de Fer, dont Alexandre Du-
mas a fait un double de Louis XIV, Napo-
léon III possédait le sien en la personne d'un
ancien officier de dragons, à qui cette ressem-
blance valut parfois les plus glorieux égards et
parfois d'amusantes méprises.

Edouard VII avait un sosie parfait : un com-
merçant de la Cité à qui d'ailleurs cette aven-
ture porta malheur. Devenu fou et persuadé
être le roi, il fut arrêté au palais de Bucking-
ham et finit ses jours dans un asile. On affirme
qu'un autre sosie d'Edouard VII, un vieux
mendiant de Londres, dûment lavé, brossé, ha-
billé... et stylé, remplaça une fois le souverain
malade à une cérémonie qui ne pouvait être re-
mise. Mais il y a tant de légendes...

M. Doumergue, M. Clémenceau, M. Mille-
rand avaient ou ont encore leurs doubles à Pa-
ris. Et qui n'a pas rencontré dans les rues de la
capitale M. Poincaré et ne l'a pas salué respec-
tueusement ? Or, c'est un très brave homme,
employé au rayon des gants dans un grand ma-
gasin de la rive gauche, et qui est heureux et
confus de ces méprises... Dernièrement, à
Bayonne, la foule acclama le roi d'Espagne,
Alphonse XIII, qui pénétrait au théâtre, revê-
tu d'un uniforme de colonel de cavalerie des
Asturies et entouré d'une cour brillante. Aux
cris de « Viva el Rey », le souverain se leva et
salua gravement... Mais, au second acte, le roi
avait fait place à un élégant gentleman en civil,
qui lui ressemblait d'une façon frappante et qui
s'était ainsi amusé à mystifier les spectateurs
pendant une heure d'horloge...

M. Mussolini possédait un sosie à New-York,
un modeste garçon coiffeur. Les mauvaises lan-
gues prétendent que le consul d'Italie fit man-
der le pauvre homme et, sous la menace des pi-
res représailles de la part des fascistes du Nou-
veau-Monde, lui intima l'ordre d'avoir à lais-
ser pousser désormais barbe et moustache. Un
fonctionnaire de la Société générale a posé,
pendant la guerre, pour les Joffre et a réalisé
ainsi une petite fortune. Enfin, jusqu'au Pape
qui possède son double : c'est un humble curé
d'une paroisse de l'Orne, auquel une firme amé-
ricaine a offert un million de francs pour figu-
rer le Souverain Pontife dans un film documen-
taire. Notre abbé a d'ailleurs prudemment et
sagement refusé.

Cette question des sosies, que traitait déjà un
auteur grec bien avant l'ère chrétienne, un de
nos confrères sportifs s'en est emparé dernière-
ment, en la ramenant au monde du cinéma.
L'enquête qu'il a faite à ce sujet est véritable-
ment très intéressante. Elle établit avant tout
qu'il ne s'agit plus ici de ressemblances fortuites,
mais voulues. Et c'est compréhensible. Quelle
tentation de copier ces as de l'écran qui traînent
dans leur sillage et les gros cachets et les enga-
gements mirifiques et l'admiration des foules !
Charlie Chaplin, le fameux Charlot, dut, en
1922, en appeler aux tribunaux pour défendre
sa jeune gloire contre le contrefacteur Charlie
Aplin qui, non content de lui voler... à peu près
son nom, imitait sa démarche, ses tics, son jeu et
copiait fidèlement la petite moustache que nous
connaissons tous. Rudolf Valentino, de son vi-
vant, avait un sosie dangereux en la personne
d'un ancien officier autrichien, auquel il man-
quait heureusement le talent pour concurrencer
la vedette du « Cheik ».

Les « sosies volontaires » ne font pas belle
figure lorsqu'ils se trouvent en présence du mo-
dèle qu'ils ont copié. On raconte que l'illustre
compositeur Boieldieu, se rendant un soir à
l'Opéra et déclinant son nom au contrôle, s'en-
tendit répondre : « M. Boieldieu ? mais le maî-
tre est déjà dans la salle, tel rang, tel fauteuil. »
Sans insister, le grand musicien paya sa place.